

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ADÉLAÏDE DU GUES- CLIN

VOLTAIRE

Tragédie — 1766

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE DUC DE VENDÔME	103 répliques
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN	77 répliques
LE DUC DE NEMOURS	58 répliques
LE SIEUR DE COUCY	44 répliques
TAÏSE D'ANGLURE	11 répliques
DANGESTE	9 répliques
UN OFFICIER	5 répliques

Personnages muets & suite : Un Garde

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	20
ACTE III	40
ACTE IV	59
ACTE V	74

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Le sire de Coucy, Adélaïde.

COUCY

Digne sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Écoutez-moi. Voyez d'un oeil mieux éclairci
Les desseins, la conduite et le coeur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

5

ADÉLAÏDE

Je sais quel est Coucy ; sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

10

COUCY

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,
Si, du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,

Je n'approuvai jamais la fatale alliance 15
 Qui l'unit aux Anglais et l'enlève à la France :
 Mais dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
 Je n'ai d'autre parti que celui de mon coeur.
 Non que pour ce héros mon âme prévenue
 Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue : 20
 Je ne m'aveugle pas ; je vois avec douleur
 De ses emportements l'indiscrète chaleur :
 Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
 L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
 Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin, 25
 Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
 Il est né violent, non moins que magnanime ;
 Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
 Du sang qui le forma je connais les ardeurs,
 Toutes les passions sont en lui des fureurs : 30
 Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
 Eh ! qui saurait, madame, où placer ses services,
 S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
 Que des coeurs sans faiblesse, et des princes parfaits ?
 Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée 35
 Dans celui des Français à regret s'est trempée ;
 Ce fils de Charles Six...

ADÉLAÏDE

Osez le nommer roi,
 Il l'est, il le mérite.

COUCY

Il ne l'est pas pour moi. 40
 Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
 Tous mes voeux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
 Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui

Ni servir, ni traiter, ni changer, qu'avec lui.
 Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres, 45
 Charles qui s'abandonne à d'indignes ministres,
 Dans ce cruel parti tout l'a précipité
 Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
 J'ai souvent, de son coeur aigrissant les blessures,
 Révolté sa fierté par des vérités dures : 50
 Vous seule, à votre roi le pourriez rappeler,
 Madame, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
 J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
 Vendôme trop heureux vous donnât cet asile ;
 Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein 55
 Accepter sans mépris mon hommage et ma main ;
 Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
 Les lauriers des Guesclin aux lauriers de ma race :
 La gloire le voulait, et peut-être l'amour,
 Plus puissant et plus doux, l'ordonnait à son tour ; 60
 Mais à de plus beaux noeuds je vous vois destinée.
 La guerre dans Cambrai vous avait amenée
 Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
 Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
 Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre, 65
 Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre ;
 Vendôme vint, parut, et son heureux secours
 Punit leur insolence, et sauva vos beaux jours.
 Quel Français, quel mortel, eût pu moins entreprendre ?
 Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ? 70
 La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur ;
 Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur :
 La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
 Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;
 Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur : 75
 Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
 La justice et l'amour vous pressent de vous rendre :

Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre ;
 Je me tais... Mais sachez que, pour vous mériter,
 À tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ; 80
 Je céderais à peine aux enfants des rois même :
 Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime ;
 Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
 Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
 Je fais plus ; de mes sens maîtrisant la faiblesse, 85
 J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
 Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
 Au héros qui vous sert et par qui vous vivez.
 Je verrai d'un oeil sec et d'un coeur sans envie
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie. 90
 Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;
 Ce bras qui fut à lui combattrait pour tous deux ;
 Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
 L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
 Songez que si l'hymen vous range sous sa loi, 95
 Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple !
 Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
 Quoi ! ce coeur (je le crois sans feinte et sans détour)
 Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour ! 100
 Il faut vous admirer quand on sait vous connaître :
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
 Un coeur si généreux doit penser comme moi :
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
 Eh bien ! de vos vertus je demande une grâce. 105

COUCY

Vos ordres sont sacrés : que faut-il que je fasse ?

ADÉLAÏDE

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
 Ce rang, dont un grand prince a daigné me flatter.
 Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
 J'en vois toute la gloire ; et quand je songe encore 110
 Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
 Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
 Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
 Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
 Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits, 115
 Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
 Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
 Il faut par des refus répondre à sa constance :
 Sa passion m'afflige ; il est dur à mon coeur,
 Pour prix de tant de soins, de causer son malheur. 120
 À ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage :
 Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
 Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
 Modérer de son coeur les transports turbulents.
 Daignez débarrasser ma vie et ma fortune 125
 De ces noeuds trop brillants, dont l'éclat m'importune.
 De plus fières beautés, de plus dignes appas,
 Brigueront sa tendresse, où je ne prétends pas.
 D'ailleurs, quel appareil, quel temps, pour l'hyménée !
 Des armes de mon roi Lille est environnée ; 130
 J'entends de tous cotés les clameurs des soldats,
 Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
 La terreur me consume ; et votre prince ignore
 Si Nemours... si son frère, hélas ! respire encore !
 Ce frère qu'il aime... ce vertueux Nemours... 135
 On disait que la Parque avait tranché ses jours ;
 Que la France en aurait une douleur mortelle !
 Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidèle.

S'il est vrai que sa mort... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, et le trouble où je suis.

140

COUCY

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même :
Il va venir, madame, et peut-être vos vœux...

ADÉLAÏDE

Ah ! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi, de ce triste embarras ;
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas.
Pleurante et désolée empêchez qu'il me voie.

145

COUCY

Je plains cette douleur où votre âme est en proie ;
Et, loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un oeil respectueux :
Mais quel que soit l'ennui dont votre coeur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire ;
Je ne puis rien de plus : le prince est soupçonneux ;
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être ; et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,

150

155

160

Tout entier à la guerre, et maître de mon âme, 165
 J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
 Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir ;
 Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
 Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
 Madame ; et puisque enfin la France vous est chère. 170
 Rendez-lui ce héros qui serait son appui
 Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.
 Adieu, madame...

SCÈNE II

Adélaïde, Taïse.

ADÉLAÏDE

Où suis-je ? Hélas ! Tout m'abandonne.
 Nemours... de tous côtés le malheur m'environne. 175
 Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

TAÏSE

Quoi ! Du duc de Vendôme et le choix et l'amour,
 Quoi ! Ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
 De toutes les beautés dont la France est remplie,
 Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds, 180
 Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

ADÉLAÏDE

Ici, du haut des cieux, du Guesclin me contemple ;
 De la fidélité ce héros fut l'exemple :
 Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
 Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois. 185

TAÏSE

Quoi dans ces tristes temps de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfants des rois sont divisés entre eux ;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les coeurs et pour en être aimée ;
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas ?

190

ADÉLAÏDE *(en pleurant)*

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime, et si, par son secours...

195

ADÉLAÏDE

Laisse là ses bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? Sait-on s'il vit encore ?

TAÏSE

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame ?

200

ADÉLAÏDE

Il est trop vrai : je l'avoue, et mon coeur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi ?

205

ADÉLAÏDE

Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
 Nos feux, toujours brûlant dans l'ombre du silence,
 Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
 Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présents,
 Nos coeurs de nos soupirs étaient seuls confidents ;
 Et Vendôme, surtout, ignorant ce mystère,
 Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
 Dans les murs de Paris... Mais, ô soins superflus !
 Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
 Ô murs ou j'ai vécu de Vendôme ignorée !
 Ô temps où, de Nemours en secret adorée,
 Nous touchions l'un et l'autre au fortuné moment
 Qui m'allait aux autels unir à mon amant !
 La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
 Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être ;
 Il partit, et mon coeur qui le suivait toujours,
 À vingt peuples armés redemanda Nemours.
 Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
 Je voulus rendre au roi cette superbe ville ;
 Nemours à ce dessein devait servir d'appui ;
 L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
 C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
 D'un peuple factieux me fit braver la rage.
 Il exposa mes jours, pour lui seul réservés,
 Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés !
 Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
 Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore ?
 Ses lettres autrefois, chers gages de sa foi,

210

215

220

225

230

Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue ; hélas ! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer ;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer !
Et pour comble de maux, je dois tout à son frère !

235

TAÏSE

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

240

ADÉLAÏDE

C'est lui-même, ô ciel !

TAÏSE

Contraignez-vous.

SCÈNE III

Le Duc de Vendôme, Adélaïde, Taïse.

VENDÔME

J'oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble et les horreurs où mon destin me guide ;
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons,
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer ;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,

245

250

Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains, 255
Écartent le tonnerre et bravent les destins ;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, et périt trop heureux. 260

ADÉLAÏDE

Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre.
Prince... Que lui dirai-je ? et comment lui répondre ?
Ainsi, Seigneur... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDÔME

Non, madame... D'où vient que votre coeur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ? 265
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime !

ADÉLAÏDE

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre, 270
Au milieu des combats, et près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

VENDÔME

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amants, par le saint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux 275

Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
Et pour m'en consoler, mon coeur n'aurait que vous. 280
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidèle voix vous a mal informée :
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi ?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure, 285
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.
À sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable, et m'afflige, et m'offense : 290
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE

Seigneur, il est vivant ?

VENDÔME

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de son roi son intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge ; 295
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens :
Mais se mêler ici parmi les assiégeants,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère...

ADÉLAÏDE

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME

Ah ! destin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi levât sur moi sa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter, mon bonheur qui s'apprête.

300

ADÉLAÏDE

Lui ?

305

VENDÔME

C'est trop d'amertume en des moments si doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen, et vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon coeur éperdu
Ce coeur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

310

ADÉLAÏDE

Seigneur, de vos bienfaits mon âme est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chère et sacrée ;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur...

315

VENDÔME

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADÉLAÏDE

Je dois...

SCÈNE IV

Vendôme, Adélaïde, Taïse, Coucy.

COUCY

Prince, il est temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont au pied des remparts.
Échauffez nos guerriers du feu de vos regards :
Venez vaincre.

320

VENDÔME

Ah ! courons dans l'ardeur qui me presse,
Quoi ! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

325

COUCY

Le temps presse.

VENDÔME

Il est temps que Vendôme périsse :
Il n'est point de Français que l'amour avilisse :
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire ; et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort, que je désire, est moins barbare qu'elle.

330

ADÉLAÏDE

Ah ! seigneur, modérez cet injuste courroux ;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,

335

Par tous les sentiments qui sont en ma puissance ;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME

Ah ! Que vous savez bien le chemin de mon coeur ?
Que vous savez mêler la douceur à l'injure !
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

340

SCÈNE V

Adélaïde, Taïse.

TAÏSE

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAÏDE

Est-il bien vrai ? Nemours serait-il dans l'armée ?
Ô discorde fatale ! Amour plus dangereux !
Que vous coûterez cher à ce coeur malheureux !

345

ACTE II

SCÈNE I

Vendôme, Coucy.

VENDOMÊ

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants 350
M'ont porté des secours en cent lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras. 355

COUCY

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu
Qui sait se posséder peut commander au monde. 360
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,

Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
 Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
 Ce chef des assaillants, ce superbe guerrier.
 Vous l'avez pris vous-même, et, maître de sa vie,
 Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

365

VENDÔME

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
 Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux ?
 D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
 J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes ?
 Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé ;
 Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
 Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
 Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
 Par la molle douceur de ses impressions ;
 Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
 Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie ;
 Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
 Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

370

375

380

COUCY

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
 Ces troubles intestins de la maison royale,
 Ces tristes factions, céderont au danger
 D'abandonner la France au fils de l'étranger.
 Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
 Que leur joug est pesant, qu'on aime la patrie,
 Que le sang des Capets est toujours adoré.
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
 Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
 Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.

385

390

Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
Le sort au prince anglais voulut vous attacher ;
De votre sang, du sien, la querelle est commune :
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié :
Vous, par le droit du sang ; moi, par notre amitié :
Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre âme émue...

395

400

VENDÔME

Ah ! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II

Vendôme, Le Duc de Nemours, Coucy, Soldats, Suite.

VENDÔME

Il soupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY

Son sang sur son visage a confondu ses traits ;
Il est blessé sans doute.

NEMOURS *(dans le fond du théâtre)*

Entreprise funeste
Qui de ma triste vie arrachera le reste !
Où me conduisez-vous ?

405

VENDÔME

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.

Venez, ne craignez rien.

410

NEMOURS *(se tournant vers son écuyer)*

Je ne crains que de vivre ;
Sa présence m'accable, et je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus, et mes sens attendris...

VENDÔME

Quelle voix, quels accents ont frappé mes esprits ?

NEMOURS *(le regardant)*

M'as-tu pu méconnaître ?

415

VENDÔME *(l'embrassant)*

Ah, Nemours ! ah, mon frère !

NEMOURS

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

(À sa suite.)

VENDÔME

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes !
Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
Avez-vous par vos soins ?...

420

NEMOURS

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

425

VENDÔME

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon coeur te fut connu ; peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas ! que je te plains !

430

NEMOURS

Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

VENDÔME

Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître ;
À cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos coeurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

435

NEMOURS

Quel jour !

VENDÔME

Je le bénis.

440

NEMOURS

Il est affreux.

VENDÔME

N'importe ;

Tu vis, je te revois, et je suis trop heureux.

Ô ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux !

NEMOURS

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,

445

Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),

Ton cœur, depuis trois mois s'occupait tout entier ?

(À un officier de sa suite.)

(À Nemours.)

VENDÔME

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;

Oui, j'aime avec fureur une telle alliance

Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;

450

Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,

Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,

Jetés par le destin dans des partis contraires,

Pour marcher désormais sous le même étendard,

455

De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie ;

Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

NEMOURS

Ô ciel !... elle vous aime !...

VENDÔME

Elle le doit, du moins ;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

460

NEMOURS

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Écoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? sais-tu ce que j'ose attenter ?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène ?

465

VENDÔME

Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE III

Vendôme, Nemours, Adélaïde, Coucy.

VENDÔME

Madame, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protège a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère ;
Sa présence à mon coeur vous rend encor plus chère.

470

ADÉLAÏDE

Le voici ! malheureuse ! ah ! cache au moins tes pleurs

NEMOURS (*entre les bras de son écuyer*)

Adélaïde... ô ciel !... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME

Que vois-je ! Sa blessure à l'instant s'est rouverte !
Son sang coule !

475

NEMOURS

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDÔME

Ah ! mon frère !

NEMOURS

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADÉLAÏDE

Ciel !... Nemours !

NEMOURS (*à Vendôme*)

Laisse-moi.

480

VENDÔME

Je ne te quitte pas.

SCÈNE IV

Adélaïde, Taïse.

ADÉLAÏDE

On l'emporte : il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE

Ah ! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent...

485

ADÉLAÏDE

Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait, sans doute ;
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins ! Quel fruit de sa constance !
Hélas ! Mon tendre amour accusait son absence :
Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant :
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah ! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

490

495

TAÏSE

Eh ! Ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir...

500

ADÉLAÏDE

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours :
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours :
Il faut que je le voie, et que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante.
Hélas ! des mêmes coups nos deux coeurs pénétrés..

505

TAÏSE

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos esprits.

ADÉLAÏDE

Rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE V

Vendôme, Adélaïde, Taïse.

ADÉLAÏDE

Ah ! prince, en quel état laissez-vous votre frère ?

510

VENDÔME

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force et sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, et le seul en alarmes ;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes ;
Et je hais ma victoire et mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés :
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,

515

Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE

Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaissance est tout ce que je dois.

520

VENDÔME

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage !.

ADÉLAÏDE

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
Je vais vous offenser ; je me fais violence :
Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon coeur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon coeur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentiments que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

525

530

535

540

VENDÔME

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
 Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
 Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
 Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
 Vous avez fait, madame, une secrète étude 545
 Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude ;
 Et votre coeur enfin, lent à se déployer,
 Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
 Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
 Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique. 550
 Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?
 Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
 Vous qui me devez tout, vous qui, sans ma défense,
 Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
 De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez 555
 De conserver la foi d'un coeur que vous m'ôtez !
 Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

ADÉLAÏDE

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie ;
 Mais, seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je disposer ?
 Me la conserviez-vous pour la tyranniser ? 560

VENDÔME

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
 Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle ;
 Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons :
 Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
 Quel que soit l'insolent que ce coeur me préfère, 565
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ;

De son coeur tout sanglant j’irai vous arracher ;
Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

570

ADÉLAÏDE

Non, seigneur, la raison saura vous éclairer.
Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie après l’avoir sauvée.
Mais si votre grand coeur s’avalissait jamais
Jusqu’à persécuter l’objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter ;
Je vous ferai rougir de me persécuter ;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une âme sans courroux, sans crainte, et sans audace.

575

580

VENDÔME

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d’un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu’avec vous Coucy d’intelligence,
D’une cour qui me hait embrasse la défense ;
Que vous voulez tous deux m’unir à votre roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d’alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon coeur, l’asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d’un secours étranger ?
Aimez, il suffira d’un mot de votre bouche.

585

590

ADÉLAÏDE

Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
À votre ami, seigneur, mon coeur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

595

600

VENDÔME

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance ;
Mon outrage est connu ; je sais vos sentiments.

ADÉLAÏDE

Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps ;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande âme, et pensez comme lui.

605

SCÈNE VI

VENDÔME

Eh bien ! C'en est donc fait ! L'ingrate, la parjure,
À mes yeux sans rougir étale mon injure :
De tant de trahison l'abîme est découvert ;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,

610

Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

615

620

SCÈNE VII

Vendôme, Coucy.

COUCY

Prince, me voilà prêt disposez de mon bras...
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

625

VENDÔME

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCY

Eh bien ! De vos soupçons quel est l'objet, qui ?

VENDÔME

Vous,
Vous, dis-je ; et du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sais qu'Adélaïde ici vous a parlé ;
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé ;

630

Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence :
Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

635

COUCY

Voulez-vous m'écouter ?

VENDÔME

Je le veux.

COUCY

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encore, et pourrez-vous me croire ?

640

VENDÔME

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

COUCY

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne ;
Et vous allez juger si mon âme en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur
Avant que, de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,

645

650

Je lui parlai d'hymen ; et ce noeud respecté, 655
 Resserré par l'estime et par l'égalité,
 Pouvait lui préparer des destins plus propices
 Qu'un rang plus élevé mais sur des précipices.
 Hier avec la nuit je vins dans vos remparts ;
 Tout votre coeur parut à mes premiers regards. 660
 De cet ardent amour la nouvelle semée,
 Par vos emportements me fut trop confirmée.
 Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
 J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
 Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ; 665
 D'un oeil indifférent j'ai regardé ses charmes.
 Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
 J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché ;
 J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
 L'éclat de votre rang, celui de votre gloire, 670
 Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
 Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
 Je m'immole à vous seul, et je me rends justice ;
 Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager, 675
 Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

VENDÔME

Ah ! généreux ami, qu'il faut que je révère,
 Oui, le destin dans toi me donne un second frère ;
 Je n'en étais pas digne, il le faut avouer :
 Mon coeur? 680

COUCY

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer ;
 Et si vous me devez quelque reconnaissance,
 Faites votre bonheur, il est ma récompense.

Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
 Votre frère nourrit contre votre allié. 685
 Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
 Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
 Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
 Les débris dispersés de l'empire des lis.
 Je vous le dis encore au sein de votre gloire ; 690
 Et vos lauriers brillants, cueillis par la victoire,
 Pourront sur votre front se flétrir désormais
 S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
 Tous les chefs de l'État, lassés de ces ravages,
 Cherchent un port tranquille après tant de naufrages ; 695
 Gardez d'être réduit au hasard dangereux
 De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
 Passez-les en prudence, aussi bien qu'en courage.
 De cet heureux moment prenez tout l'avantage ;
 Gouvernez la fortune, et sachez l'asservir : 700
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
 Ses retours sont fréquents, vous devez les connaître.
 Il est beau de donner la paix à votre maître.
 Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
 Vous vous verrez réduit à demander pardon. 705
 La gloire vous conduit : que la raison vous guide.

VENDÔME

Brave et prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
 Dans son coeur amolli partagerait mes feux,
 Si le même parti nous unissait tous deux ?
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ? 710

COUCY

Dans le fond de son coeur je n'ai point voulu lire :
 Mais qu'importe pour vous ses vœux et ses desseins ?

Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
 Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
 De l'État déchiré répara les ruines, 715
 Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
 De l'empire germain les torrents débordés ;
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
 Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
 Verrai-je un si grand coeur à ce point s'avilir ? 720
 Le salut de l'État dépend-il d'un soupir ?
 Aimez, mais en héros qui maîtrise son âme,
 Qui gouverne à la fois ses États et sa flamme.
 Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;
 Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir. 725
 On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce ;
 C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
 Il est tyran du faible, esclave du héros.
 Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne, 730
 Dans l'âme d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
 Vos autres ennemis par vous sont abattus,
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle ;
 Il faut bien à la fin désarmer la cruelle ; 735
 Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien ;
 Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
 Avec mes ennemis je me réconcilie ;
 Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir ; 740
 Mon coeur est enivré de cet heureux espoir.
 Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes :
 Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes

Des princes de mon sang et de mes souverains,
 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
 Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne ;
 La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
 Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
 Sceller tous les serments que je fais à l'amour :
 Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

745

750

COUCY

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide ;
 Peut-être il eût fallu que ce grand changement
 Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant ;
 Mais si d'un si grand coeur une femme dispose,
 L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
 Et mon coeur, tout rempli de cet heureux retour,
 Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

755

ACTE III

SCÈNE I

Nemours, Dangeste.

NEMOURS

Combat infortuné, destin qui me poursuis !
Ô mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis !
Ciel ! N'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs et tant d'ignominie ?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir ?

760

DANGESTE

Vous la verrez, seigneur.

NEMOURS

Ah ! mortel désespoir !
Elle ose me parler, et moi, je le souhaite !

765

DANGESTE

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril, et ce sang agité...

NEMOURS

Mes déplorables jours sont trop en sûreté ;
Ma blessure est légère, elle m'est insensible :
Que celle de mon coeur est profonde et terrible !

770

DANGESTE

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères :
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS

Mon frère ! Ah ! Malheureux !

775

DANGESTE

Il vous était lié
Par les noeuds les plus saints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE

Quoi ! Pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant ?

780

NEMOURS

Je l'aime, et je me hais ;
Et, dans les passions de mon âme éperdue,

La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE

Si contre un frère aimé vous avez combattu, 785
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef et tous ceux d'un soldat ; 790
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modèle, 795
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a languì dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier, et plus à craindre ;
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre. 800
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux !
Quoi ! Ta coupable nièce évite encor mes yeux !
Ah ! Sans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ? 805

DANGESTE

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt...

NEMOURS

Ah ! Pardonne à mon coeur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Eh bien ! Quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

810

DANGESTE

Votre sort en secret paraissait la toucher ;
Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS

Elle pleure et m'outrage ! Elle pleure et m'opprime !
Son coeur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime.
Pour me sacrifier elle aura combattu :
La trahison la gêne, et pèse à sa vertu :
Faible soulagement à ma fureur jalouse !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse ?

815

DANGESTE

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS

Il l'épouse ! À ma honte elle vient insulter !
Ah Dieu !

820

SCÈNE II

Adélaïde, Nemours.

ADÉLAÏDE

Le ciel vous rend à mon âme attendrie ;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher prince, et mon coeur empressé...
Juste ciel ! quels regards, et quel accueil glacé !

825

NEMOURS

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un coeur généreux ; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

830

ADÉLAÏDE

Hélas ! Que dites-vous ? Quelle fureur subite...

NEMOURS

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

835

ADÉLAÏDE

Mon changement ? Nemours !

NEMOURS

À vous seule asservi,
Je vous aimais trop bien pour n'être point trahi :
C'est le sort des amants, et ma honte est commune ;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune ! 840
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'affront insupportable !
Qu'à mes yeux... 845

ADÉLAÏDE

Ah ! Plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
Mon coeur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés... 850

NEMOURS

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez !

ADÉLAÏDE

Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons ; jugez si je vous aime.

NEMOURS

Vous m'aimeriez ? Qui, vous ? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend ! 855
Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
Le barbare ! Il m'invite à cette horrible fête !

Que plutôt...

ADÉLAÏDE

Ah ! Cruel, me faut-il employer
Les moments de vous voir à me justifier ? 860
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, et par sa jalousie,
Et par l'empportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur ? Par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite... 865
Mais pourquoi l'attester ? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentiments,
Au secours inutile et honteux des serments !
Non, non ; vous connaissez le coeur d'Adélaïde ;
C'est vous qui conduisez ce coeur faible et timide. 870

NEMOURS

Mais mon frère vous aime ?

ADÉLAÏDE

Ah ! N'en redoutez rien.

NEMOURS

Il sauva vos beaux jours !

ADÉLAÏDE

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre. 875
Au roi que nous servons il promit de me rendre :
Et mon coeur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.

J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste
 Par un refus constant, mais tranquille et modeste, 880
 Et mêlé du respect que je devrai toujours
 À mon libérateur, au frère de Nemours ;
 Mais mon respect l'enflamme, et mon refus l'irrite.
 J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
 Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir ; 885
 Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
 Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
 Que mon âme à la vôtre est pour jamais unie,
 Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
 Que mon coeur vous adore, et que vous m'outragez ! 890
 Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice :
 Lui, par sa passion ; vous, par votre injustice ;
 Vous, Nemours, vous, ingrat, que je vois aujourd'hui,
 Moins amoureux, peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS

C'en est trop... pardonnez... voyez mon âme en proie 895
 À l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
 Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
 Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
 Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
 Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère. 900
 Il est le seul à plaindre avec votre courroux ;
 Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.

SCÈNE III

Vendôme, Nemours, Adélaïde.

VENDÔME

Connaissez donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse :
Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin 905
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas. 910
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti, que le vôtre.
Je prends mes lois de vous ; votre maître est le mien :
De mon frère et de moi soyez l'heureux lien ;
Soyez-le de l'État, et que ce jour commence 915
Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère, et ma maîtresse, 920
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphants briser les léopards.
Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
Allez offrir au roi les heureuses prémices.
Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui 925
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, et vertueux par elle !

(À part.)

(À Adélaïde.)

NEMOURS

Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler !
Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

930

VENDÔME

Eh quoi ! Vous demeurez interdite et muette ?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné, proscrit par votre haine.

935

ADÉLAÏDE

Seigneur, mon coeur est juste ; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés, et haïr vos bienfaits ;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France ;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure :
Vous avez consulté le devoir, la nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

940

945

VENDÔME

L'amour seul a tout fait, et c'est là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe !
Dussé-je vous déplaire et forcer votre coeur,
L'autel est prêt ; venez.

950

NEMOURS

Vous osez ?...

ADÉLAÏDE

Non, Seigneur.

Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,

Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.

Le sort met entre nous un obstacle éternel.

955

Je ne puis être à vous.

VENDÔME

Nemours... Ingrate... Ah ciel !

C'en est donc fait... Mais non... Mon coeur sait se contraindre :

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.

Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,

960

Dans ses premiers transports étouffer mon amour,

Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,

M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.

Mais je vous rends justice ; et ces séductions,

Qui vont au fond des coeurs chercher nos passions,

965

L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,

Ce poison préparé des mains de l'artifice,

Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,

Que l'oeil de la raison regarde avec dédain.

Je suis libre par vous : cet art que je déteste,

970

Cet art qui m'enchaîne brise un joug si funeste ;

Et je ne prétends pas, indignement épris,

Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.

Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;

Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache ;

975

Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,

Perfide ! et c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE

Je devrais seulement vous quitter et me taire ;
 Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
 Votre frère est présent, et mon honneur blessé 980
 Doit repousser les traits dont il est offensé.
 Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
 Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
 Oui, j'aime ; et je serais indigne, devant vous,
 De celui que mon coeur s'est promis pour époux, 985
 Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
 J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
 Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
 Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
 Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense 990
 Ferme à la fin mon coeur à la reconnaissance :
 Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
 À mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
 J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
 Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine. 995
 J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
 J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

VENDÔME

Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
 Tous les emportements de mon amour fatale.
 Quoi donc ! Vous attendiez, pour oser m'accabler, 1000
 Que Nemours fût présent, et me vît immoler ?
 Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
 Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
 Si... Mais il n'a point vu vos funestes appas ;
 Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas. 1005
 Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire

Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon coeur ne peut feindre longtemps :
Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirants ;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée, 1010
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs, des princes méprisés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue. 1015

NEMOURS

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

VENDÔME

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! À ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez. 1020

NEMOURS

Moi ! Que je tremble ! Ah ! J'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré ;
J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance !
Connais un désespoir à tes fureurs égal ; 1025
Frappe, voilà mon coeur, et voilà ton rival !

VENDÔME

Toi, cruel ! toi, Nemours !

NEMOURS

Oui, depuis deux années,
 L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
 C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher 1030
 Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
 Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
 Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :
 Par tes égarements juge de mes transports.
 Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors 1035
 L'excès des passions qui dévorent une âme ;
 La nature à tous deux fit un coeur tout de flamme.
 Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu ;
 J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
 Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même, 1040
 J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
 Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
 Ni le peu de soldats que j'avais pour secours.
 Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage ;
 Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage. 1045
 L'amour fut dans mon coeur plus fort que l'amitié ;
 Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
 Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
 À la face des cieux je lui donne ma foi ; 1050
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
 Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
 Traîne au pied des autels ta soeur et mon épouse.
 Frappe, dis-je : oses-tu ?

VENDÔME

Traître, c'en est assez. 1055
 Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez.

(Aux soldats.)

ADÉLAÏDE

Non : demeurez, cruels... Ah ! prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une âme inflexible ?
Seigneur !

NEMOURS

Vous, le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaiguez-le : il vous offense, il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

1060

(À Nemours.)

(À Vendôme.)

ADÉLAÏDE

Ah, cher prince !...
Ah, seigneur ! voyez à vos genoux...

1065

(Aux soldats.)

(À Adélaïde.)

VENDÔME

Qu'on m'en réponde,
Allez. Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce coeur outragé ;

1070

Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, seigneur.

VENDÔME

Eh bien ! Achevez donc de déchirer mon coeur :
Parlez.

1075

SCÈNE IV

Vendôme, Nemours, Adélaïde, Coucy, Dangeste, Un Officier, Soldats.

COUCY

J'allais partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

1080

(À l'officier.)

(À Coucy.)

VENDÔME

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentais ;
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

1085

Qu'on la garde. Courons.
Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE V

Nemours, Coucy.

COUCY

Le seriez-vous, seigneur ? Auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure, 1090
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature ?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

NEMOURS

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charles est son maître. 1095

COUCY

Écoutez : ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
À nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé, 1100
Menaçant cet État par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce.
Rapprochez les partis : unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi, 1105
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si là guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères, 1110
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCY

Et quel est-il, Seigneur ?

NEMOURS

Ah ! Reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare, 1115
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

COUCY

Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?
L'amour subjuguier tout ? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ? 1120
Des frères se haïr, et naître, en tous climats,
Des passions des grands le malheur des États ?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux ; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui 1125
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi ;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi. 1130

Mon devoir a parlé ; je vous laisse, et j'y vole,
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

NEMOURS

Je vous la donne.

COUCY

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

1135

1140

ACTE IV

SCÈNE I

Nemours, Adélaïde, Dangeste.

NEMOURS

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense :
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier, et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
Partez, Adélaïde.

1145

ADÉLAÏDE

Il faut que je vous quitte !...
Quoi ! vous m'abandonnez !... vous ordonnez ma fuite !

1150

(À Dangeste.)

NEMOURS

Il le faut : chaque instant est un péril fatal ;

Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord du précipice. 1155
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.
Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services ;
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;
Je respecte mon frère, et je ne prétends pas 1160
Conspirer contre lui dans ses propres États.
Écoute seulement la pitié qui le guide ;
Écoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur. 1165

NEMOURS

Privez-moi par pitié d'une si chère vue ;
Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
Le dessein était pris : n'osez-vous l'achever ?

ADÉLAÏDE

Ah ! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse. 1170
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
Que si de cet État les tyrans inhumains
Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre ; 1175

Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

1180

ADÉLAÏDE

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et sans vous !

NEMOURS

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE

Qui ! moi ? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare ?
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré :
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste ?

1185

NEMOURS

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE

Son cœur ne connaît point de frein ;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

1190

NEMOURS

Il tremblera bientôt : le roi vient et nous venge :
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups

Des foudres allumés, grondant autour de nous ;
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable, 1195
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
Mais craignez encor plus mon rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses vœux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
Redoutez son amour autant que sa vengeance ; 1200
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde : partez.

ADÉLAÏDE

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

NEMOURS

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE

Aussi bien que mon cœur mes pas vous sont soumis. 1205
Eh bien ! vous l'ordonnez, je pars, et je frémis !
Je ne sais... mais enfin, la fortune jalouse,
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels, 1210
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme ; 1215
Confirmez mes serments, ma tendresse et ma flamme :

Adoptez-la pour fille, et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous !

ADÉLAÏDE

Rempli de vos bontés, mon coeur n'a plus d'alarmes,
Cher époux, cher amant...

1220

NEMOURS

Quoi ! vous versez des larmes !
C'est trop tarder, adieu... Ciel, quel tumulte affreux !

SCÈNE II

Adélaïde, Nemours, Vendôme, Gardes.

VENDÔME

Je l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

NEMOURS

Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur ;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble ; ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

1225

VENDÔME

Il pourra te venger, mais non te secourir ;
Et ton sang...

1230

ADÉLAÏDE

Non, cruel ! c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite :
Punis ces attentats, et ces crimes si grands, 1235
De sortir d'esclavage, et de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime ;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ? 1240
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDÔME

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères, 1245
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper :
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor, le temps, le péril presse ; 1250
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

ADÉLAÏDE

Moi, seigneur ?

VENDÔME

C'est assez.

ADÉLAÏDE

Moi, que je le trahisse !

1255

VENDÔME

Arrêtez... répondez...

ADÉLAÏDE

Je ne puis.

VENDÔME

Qu'il périsse !

NEMOURS

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas ;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

1260

VENDÔME

Qu'on l'entraîne à la tour allez ; qu'on m'obéisse !

1265

SCÈNE III

Vendôme, Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Vous, cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !
Quoi ! voulez-vous...

VENDÔME

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

1270

SCÈNE IV

Vendôme, Adélaïde, Coucy.

ADÉLAÏDE *(à Coucy)*

Ah ! Je n'attends plus rien que de votre justice ;
Coucy, contre un cruel osez me secourir,

1275

VENDÔME

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE

J'atteste ici le ciel...

VENDÔME

Qu'on l'ôte de ma vue.

Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

1280

ADÉLAÏDE

Va, tyran, c'en est trop ; va, dans mon désespoir,

J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir ;

J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,

Qu'une femme du moins en serait respectée.

L'amour adoucit tout, hors ton barbare coeur ;

1285

Tigre ! Je t'abandonne à toute ta fureur.

Dans ton féroce amour immole tes victimes ;

Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;

Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir ;

Par ton juste supplice il va tous nous unir.

1290

Tombe avec tes remparts ; tombe, et péris sans gloire ;

Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,

À tes feux, à ton nom, justement abhorrés,

La haine et le mépris que tu m'as inspirés !

SCÈNE V

Vendôme, Coucy.

(Il tombe dans un fauteuil.)

VENDÔME

Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,

1295

Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;

Que la main de la haine et que les mêmes coups

Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous !

COUCY

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME

Eh bien ! Souffriras-tu ma honte et mon outrage ?
Le temps presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! Attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître ?

1300

COUCY

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

1305

VENDÔME

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahis tous.

COUCY

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

1310

1315

VENDÔME

Eh bien ! Que faut-il faire ?

COUCY

Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sur, assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête ; 1320
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire : 1325
Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDÔME

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre ;
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever : 1330
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

VENDÔME

Il est dans cette tour où vous seul commandez 1335
Et vous m'aviez promis que contre un téméraire...

COUCY

De qui me parlez-vous, seigneur ? de votre frère ?

VENDÔME

Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

1340

COUCY

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDÔME

Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY

Et pour leur obéir vous lui percez le flanc ?

VENDÔME

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importent l'État et mes vains alliés ?

1345

COUCY

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

VENDÔME

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux ! Bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie ;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie

1350

Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
Allez ; Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

1355

COUCY (*après un long silence*)

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaissez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

1360

1365

VENDÔME

Je revois mon ami... Vengeons-nous, vole... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance !
J'irai, je l'apprendrai, sans trouble et sans effroi,
À l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

1370

1375

COUCY

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME

Parle.

COUCY

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux, 1380
Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui ? 1385
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite ;
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite, 1390
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
Mon courroux se repaisse à mes derniers moments,
Tout le reste est égal, et je te l'abandonne ;
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne. 1395
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux coeurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périssent ainsi que moi ma funeste mémoire !
Périssent avec mon nom le souvenir fatal 1400
D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival !

COUCY

Je l'avoue avec vous ; une nuit éternelle

Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle ;
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir ;
Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

1405

ACTE V

SCÈNE I

Vendôme, Un Officier, Gardes.

VENDÔME

Ô ciel ! Me faudra-t-il, de moments en moments,
Voir et des trahisons et des soulèvements ?
Eh bien ! De ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER

Seigneur, ils vous ont vu : leur foule est dispersée.

VENDÔME

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait, tous les coeurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

1410

L'OFFICIER

Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDÔME

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,

Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

1415

L'OFFICIER

Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance !
 Sur l'incertain Coucy mon coeur a trop compté ;
 Il a vu ma fureur avec tranquillité.
 On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
 Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
 Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
 Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
 Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;
 Ayez la même audace avec le même zèle ;
 Imitiez votre maître, et, s'il vous faut périr,
 Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

1420

1425

SCÈNE II

VENDÔME *(seul)*

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
 Sera du moins pour moi le signal du carnage.
 Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival ;
 Je vais être servi ; j'attends l'heureux signal.
 Nemours, tu vas périr, mon bonheur se prépare...
 Un frère assassiné ! Quel bonheur ! Ah, barbare !
 S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
 Si ton coeur est content, d'où vient que tu frémis ?
 Allons... Mais quelle voix gémissante et sévère
 Crie au fond de mon coeur : Arrête, il est ton frère !

1430

1435

Ah ! prince infortuné ! dans ta haine affermi,
 Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami !
 Ô jours de notre enfance ! Ô tendresses passées ! 1440
 Il fut le confident de toutes mes pensées.
 Avec quelle innocence et quels épanchements
 Nos coeurs se sont appris leurs premiers sentiments !
 Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
 D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes ! 1445
 Et c'est moi qui l'immole ! Et cette même main
 D'un frère que j'aimai déchirerait le sein !
 Ô passion funeste ! Ô douleur qui m'égare !
 Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
 Je sens combien le crime est un fardeau cruel... 1450
 Mais, que dis-je ? Nemours est le seul criminel.
 Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie ;
 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
 Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
 Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort ? 1455
 Hélas ! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
 Leur tranquille union croissait dans le silence ;
 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon coeur.
 Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère, 1460
 Il me trompe, il me hait ; n'importe, il est mon frère !
 Il ne périra point. Nature, je me rends ;
 Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
 Je n'ai point entendu le signal homicide,
 L'organe des forfaits, la voix du parricide ; 1465
 Il en est encor temps.

SCÈNE III

Vendôme, L'Officier des gardes.

VENDÔME

Que l'on sauve Nemours ;
Portez mon ordre, allez ; répondez de ses jours.

L'OFFICIER

Hélas ! seigneur, j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte ;
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort...

1470

(On entend le canon.)

VENDÔME

Quoi ! Déjà !... Dieu, qu'entends-je ! Ah ciel ! Mon frère est mort !
Il est mort, et je vis ! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte
Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme ! Ah ! vérité funeste !
Je vois ce que je suis, et ce que je déteste !
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine,
Mon frère !

1475

1480

L'OFFICIER

Adélaïde, avec empressement,

Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

1485

VENDÔME

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
 Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
 Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
 Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;
 Qu'elle entre... Ah ! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

1490

SCÈNE IV

Vendôme, Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine
 (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
 Ces affreux sentiments que vous nommez amour ?)
 Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
 Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
 Puisque je suis réduite au déplorable sort
 Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
 Et que, de votre rage et ministre et victime,
 Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice et mon crime,
 Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
 Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
 Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
 De Lille sous ses pas abaissez la barrière :
 Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
 Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
 Je vous épargne un crime, et suis votre conquête ;
 Commandez, disposez, ma main est toute prête ;
 Sachez que cette main que vous tyrannisez,

1495

1500

1505

Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

1510

VENDÔME

Mon frère ?

ADÉLAÏDE

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes !
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

1515

VENDÔME

Vous demandez sa vie...

ADÉLAÏDE

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis...

VENDÔME

Madame, il n'est plus temps.

1520

ADÉLAÏDE

Il n'est plus temps ! Nemours...

VENDÔME

Il est trop vrai, cruelle !
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.

Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir ;
Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
Perce un coeur inhumain qui vous a trop aimée,
Un coeur dénaturé qui n'attend que vos coups !
Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

1525

1530

ADÉLAÏDE

Nemours est mort ? barbare !...

VENDÔME

Oui ; mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE *(soutenue par Taïse, et presque évanouie)*

Il est mort !

1535

VENDÔME

Ton reproche...

ADÉLAÏDE

Épargne ma misère :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, et mourir.

1540

VENDÔME

Ton horreur est trop juste. Eh bien ! Adélaïde,

Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide :
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

SCENE V

Vendôme, Adélaïde, Coucy.

COUCY

Ah ciel ! que faites-vous ?

1545

(On le désarme.)

VENDÔME

Laisse-moi me punir et me rendre justice.

ADÉLAÏDE *(à Coucy)*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

VENDÔME

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCY

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDÔME

Malheureux que je suis ! Ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits

1550

Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main ?

1555

VENDÔME

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

1560

(Au duc.)

(À Adélaïde.)

(Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.)

COUCY

Eh bien ! puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme ;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.

1565

1570

Vous, gardez vos remords ;
Et vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

1575

SCÈNE VI

Vendôme, Adélaïde, Nenours, Coucy.

ADÉLAÏDE

Nenours !

VENDÔME

Mon frère !

ADÉLAÏDE

Ah, ciel !

VENDÔME

Qui l'aurait pu penser ?

1580

NEMOURS (*s'avançant du fond du théâtre*)

J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

VENDÔME

Mon crime en est plus grand, puisque ton coeur l'oublie.

ADÉLAÏDE

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie !

VENDÔME

Il la donne à tous trois.

COUCY

Un indigne assassin 1585
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux. 1590

VENDÔME

Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;
Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère, 1595
Et la beauté fatale, à tous les deux trop chère.

NEMOURS

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ? Parle.

VENDÔME

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice, 1600
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,

Dans mon coeur désolé, s'irrite encor pour elle. 1605
 Coucy sait à quel point j'adorais ses appas
 Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;
 Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
 Je l'adore encor plus... et mon amour la cède.
 Je m'arrache le coeur, je la mets dans tes bras ; 1610
 Aimez-vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS (*à ses pieds*)

Moi, vous haïr jamais ! Vendôme, mon cher frère !
 J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
 La plus tendre amitié va me rejoindre à vous. 1615
 Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

(*À Nemours.*)

VENDÔME

Ah ! C'est trop me montrer mes malheurs et ma perte !
 Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
 Ce n'est point à demi que mon coeur est rendu.
 Trop fortunés époux, oui, mon âme attendrie 1620
 Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
 Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
 Mon crime, mes remords, et vos félicités.
 Allez ; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
 Sur nos remparts soumis amenez votre maître ; 1625
 Il est déjà le mien : nous allons à ses pieds
 Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
 J'égalerai pour lui votre intrépide zèle ;

Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle ;
Es-tu content, Coucy ?

1630

COUCY

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.